

# УИЛЪЯМ ШЕКСПИР

HENRI VI. 2

# Уильям Шекспир

## Henri VI. 2

*[http://www.litres.ru/pages/biblio\\_book/?art=25450396](http://www.litres.ru/pages/biblio_book/?art=25450396)*

*Henri VI (2/3):*

# Содержание

ACTE PREMIER	7
SCÈNE I	7
SCÈNE II	18
SCÈNE III	23
SCÈNE IV	34
ACTE DEUXIÈME	40
SCÈNE I	40
Конец ознакомительного фрагмента.	46

# William Shakespeare

## Henri VI (2/3)

### PERSONNAGES

LE ROI HENRI VI.

HUMPHROY, duc de Gloucester, son oncle.

LE CARDINAL BEAUFORT, évêque de Winchester, grand-oncle du roi.

RICHARD PLANTAGENET, duc d'York.

EDOUARD, }

} ses fils.

RICHARD, }

LE DUC DE BUCKINGHAM, } partisans

LE DUC DE SOMERSET, } du

LE DUC DE SUFFOLK, } roi.

LORD CLIFFORD, }

LE JEUNE CLIFFORD, }

LE COMTE DE SALISBURY, } de la faction

LE COMTE DE WARWICK, } d'York, son fils, }

LE LORD SAY.

LE LORD SCALES, gouverneur de la Tour.

SIR HUMPHROY STAFFORD.

LE JEUNE STAFFORD, son frère.

SIR JOHN STANLEY.

ALEXANDRE IDEN, gentilhomme du comté de Kent.

UN CAPITAINE de vaisseau, UN MAITRE, UN CONTRE-  
MAÎTRE,

et WALTER WHITMORE, pirates.

UN HERAUT.

DEUX GENTILSHOMMES, prisonniers avec Suffolk.

HUME VAUX et SOUTHWELL, deux prêtres.

BOLINGBROOK, devin: esprit évoqué par lui.

THOMAS HORNER, armurier, et PIERRE, son apprenti.

UN CLERC de Chatham.

LE MAIRE de Saint-Albans.

SIMPCOX, imposteur.

DEUX MEURTRIERS.

JACQUES CADE, rebelle.

BEVIS, }

MICHEL, }

GEORGE, } partisans

JEAN, } d'York.

DICK, boucher, }

SMITH, tisserand, }

LA REINE MARGUERITE, femme de Henri VI.

ELEONOR, duchesse de Glocester.

MARGERY JOURDAIN, sorcière.

LA FEMME DE SIMPCOX.

SEIGNEURS, DAMES, ET LEUR SUITE,

PÉTITIONNAIRES, ALDERMEN, CHAPELAIN,  
SHÉRIF, OFFICIERS, CITOYENS, APPRENTIS,  
FAUCONNIERS, GARDES, SOLDATS,  
MESSAGERS, ET AUTRES.

**La scène se passe successivement dans  
les différentes parties de l'Angleterre**

# ACTE PREMIER

## SCÈNE I

**Londres. – Une salle d'apparat dans le palais**

*Fanfares et trompettes, suivies de hautbois.*

*Entrent d'un côté* **LE ROI HENRI, LE  
DUC DE GLOCESTER, SALISBURY,  
WARWICK, ET LE CARDINAL BEAUFORT;**  
*de l'autre,* **LA REINE MARGUERITE,  
conduite par SUFFOLK et suivie de YORK,  
SOMERSET, BUCKINGHAM et plusieurs autres**

SUFFOLK, *s'avançant vers le roi.*-Chargé, à mon départ pour la France, en qualité de représentant de votre haute et souveraine majesté, d'épouser pour elle et en son nom, la princesse Marguerite, c'est dans la fameuse et ancienne ville de Tours, qu'en présence des rois de France et de Sicile, des ducs d'Orléans, de Calabre, de Bretagne et d'Alençon, de sept comtes,

de douze barons et de vingt respectables évêques, j'ai rempli mon office et épousé la princesse: aujourd'hui, je viens humblement le genou en terre, à la vue de l'Angleterre et des lords ses pairs, remettre le titre que j'ai acquis sur la reine entre les mains de Votre Majesté, qui est la réalité d'où provient cette ombre auguste dont je n'ai fait qu'offrir l'image. Voici le plus précieux don que marquis ait jamais pu faire, la plus belle reine que roi ait jamais reçue.

LE ROI. – Suffolk, levez-vous, – reine Marguerite, soyez la bienvenue. Je ne puis vous donner de mon amour un gage plus tendre que ce tendre baiser. – O toi, mon Dieu, qui me prêtes la vie, prête-moi aussi un cœur plein de reconnaissance! Car tu as donné à mon âme, dans cet objet plein de charmes, un monde de félicités terrestres, si tu permets que la sympathie unisse nos pensées dans un mutuel amour.

MARGUERITE. – Grand roi d'Angleterre, et mon gracieux seigneur, le jour ou la nuit, éveillée, ou dans mes songes, au milieu de la cour, ou en faisant mes prières, je me suis si souvent entretenue dans ma pensée avec vous, mon souverain chéri, que j'en deviens plus hardie à saluer mon roi dans un langage sans art, tel qu'il se présente à mon esprit, et que me l'inspire la joie dont déborde mon cœur.

LE ROI. – Sa beauté ravit, mais la grâce de ses discours, ses paroles qu'embellit la majesté de la sagesse, me font passer de l'admiration aux larmes de la joie, tant mon cœur est plein de son bonheur! – Lords, que vos joyeuses voix saluent unanimement



ma bien-aimée.

TOUS LES PAIRS. – Longue vie à la reine Marguerite, la joie de l'Angleterre!

MARGUERITE. – Nous vous rendons grâces à tous.

### (Fanfares.)

SUFFOLK, au duc de Gloucester. – Lord protecteur, permettez-moi de présenter à Votre Grâce les articles de la paix contractée entre notre souverain et Charles, roi de France, et conclue, d'un commun accord, pour l'espace de dix-huit mois.

GLOCESTER lit. – «*Imprimis*, il est convenu, entre le roi français Charles <sup>1</sup> et William de la Pole, marquis de Suffolk, ambassadeur de Henri, roi d'Angleterre, que ledit Henri épousera la princesse Marguerite, fille de René, roi de Naples, de Sicile et de Jérusalem, et la fera couronner reine d'Angleterre, avant le trente de mai prochain.

«*Item*. Que le duché d'Anjou et le comté du Maine seront évacués et remis au roi son père.»

LE ROI. – Mon oncle, qu'avez-vous?

GLOCESTER. – Pardonnez, mon gracieux seigneur. Un saisissement soudain a pressé mon coeur et obscurci mes yeux tellement que je ne puis en lire davantage.

LE ROI. – Mon oncle de Winchester, continuez, je vous prie.

---

<sup>1</sup> The French king. Le roi d'Angleterre, dans ce traité, ne reconnaît Charles ni pour roi de France, ni pour roi des Français, mais simplement pour roi français.

LE CARDINAL. – «*Item*. Il est de plus convenu entre eux que les duchés d'Anjou et du Maine seront évacués et remis au roi son père, et que la princesse sera envoyée à Londres, aux frais et dépens du roi d'Angleterre, et sans dot.»

LE ROI. – Je suis satisfait des articles. Lord marquis, mets-toi à genoux. Nous te créons ici premier duc de Suffolk, et te ceignons de l'épée. – Mon cousin d'York, vos fonctions de régent dans nos provinces de France sont suspendues jusqu'à la complète expiration des dix-huit mois. – Je vous remercie, mon oncle de Winchester, Gloucester, York, Buckingham, et vous, Somerset, Salisbury et Warwick, des marques d'affection que vous venez de me donner par l'accueil que vous avez fait à ma noble reine. Venez, rentrons et ordonnons avec toute la diligence possible les apprêts de son couronnement.

**(Sortent le roi, la reine et Suffolk.)**

GLOUCESTER. – Braves pairs de l'Angleterre, piliers de l'État, c'est dans votre sein que le duc Humphroy doit déposer le fardeau de sa douleur, de votre douleur, de la douleur commune à toute notre patrie. Eh quoi! mon frère Henri aura donc prodigué, dans les guerres, sa jeunesse, sa valeur, son peuple et ses trésors; il aura si souvent habité en plein champ, en proie, soit au froid de l'hiver, soit aux ardeurs dévorantes de l'été pour conquérir la France, son légitime héritage; et mon frère Bedford aura fatigué son esprit à conserver, par la politique,

ce qu'avait conquis Henri; vous-mêmes, Somerset, Buckingham, brave York, Salisbury, et vous, victorieux Warwick, vous aurez reçu de profondes blessures en France et en Normandie; mon oncle Beaufort, et moi-même, avec les sages assemblées du royaume, nous aurons médité si longtemps, tenu conseil durant de longues journées, discutant en tous sens les moyens de tenir dans la soumission la France et les Français; Sa Majesté aura été, dans son enfance, couronnée dans Paris, en dépit de ses ennemis; et tant de travaux, tant d'honneurs vont être perdus! La conquête de Henri, la vigilance de Bedford, vos exploits, tous nos conseils seront perdus! O pairs d'Angleterre, cette alliance est honteuse, ce mariage fatal! Il anéantit votre renommée, efface vos noms du livre de mémoire, détruit les titres de votre gloire, renverse les monuments de la France asservie, et défait tout ce qui a jamais été fait.

LE CARDINAL. – Mon neveu, que signifient ce discours si passionné et les images accumulées dans votre péroraison? La France est à nous, et nous prétendons bien la conserver toujours.

GLOCESTER. – Oui, sans doute, mon oncle, nous la conserverons si nous le pouvons; mais à présent il est impossible que nous le puissions. Suffolk, ce duc de nouvelle fabrique qui fait ici la pluie et le beau temps <sup>2</sup>, a donné les duchés du Maine et de l'Anjou à ce pauvre roi René, dont le style boursoufflé s'accorde mal avec la maigreur de sa bourse.

SALISBURY. – Et par la mort de celui qui mourut pour tous,

---

<sup>2</sup> *That rules the roast*, qui gouverne le rôti.

ces deux comtés étaient les clefs de la Normandie... Mais de quoi pleure Warwick, mon valeureux fils?

WARWICK. – De la douleur de les voir perdus sans retour: car s'il y avait quelque espoir de les reconquérir, mon épée ferait couler un sang fumant et mes yeux ne verseraient point de larmes. Anjou et Maine, c'est moi qui les avais conquis, voilà les bras qui ont assujetti ces provinces; et ces villes que j'ai gagnées par mes blessures, on les rend pour des paroles de paix! Mort-Dieu <sup>3</sup>!

YORK. – C'est le duc de Suffolk! Puisse-t-il être étranglé, lui qui ternit l'honneur de cette île belliqueuse! La France eût arraché et déchiré mon coeur, avant qu'on m'eût vu souscrire à ce traité. J'ai vu partout dans l'histoire les rois d'Angleterre recevant avec leurs épouses de fortes sommes d'or, des dots considérables: et notre roi Henri abandonne ce qui lui appartient pour épouser une fille qui n'apporte avec elle aucun avantage.

GLOCESTER. – C'est une vraie plaisanterie, une chose inouïe, que Suffolk demande un quinzième tout entier pour les frais de son transport. Elle eût pu rester en France; elle eût pu mourir de faim en France avant que je...

LE CARDINAL. – Milord Gloucester, vous vous échauffez trop; cela s'est fait par le bon plaisir de notre seigneur et roi.

GLOCESTER. – Milord Winchester, je connais vos dispositions: ce ne sont pas mes discours qui vous déplaisent, c'est ma présence qui vous gêne. – Ta haine se fait jour, prélat superbe; je vois ta fureur sur ton visage. Si je restais plus

---

<sup>3</sup> Warwick prononce ce jurement en français.

longtemps, nous recommencerions nos anciens démêlés. Adieu, lords; et, quand je ne serai plus, dites que j'ai été prophète: avant peu, la France sera perdue pour nous.

## (Il sort.)

LE CARDINAL. – Voilà le protecteur qui nous quitte plein de rage. Vous savez qu'il est mon ennemi; je dirai plus, il est votre ennemi à tous, et je le crois fort peu ami du roi. Faites-y attention, milords, il est le plus proche du trône par le sang et l'héritier présomptif de la couronne d'Angleterre. Quand Henri, par son mariage, aurait acquis un empire et toutes les riches monarchies de l'Occident, Gloucester eût encore eu des raisons pour en être mécontent. Prenez-y garde, milords; ne laissez pas séduire vos coeurs par ses paroles insidieuses: soyez prudents et circonspects; car bien qu'il ait la faveur du peuple, qui l'appelle *Humphroy*, le bon duc de Gloucester! frappe des mains et crie à haute voix: *Que Jésus conserve Votre Altesse Royale! que Dieu garde le bon duc Humphroy!* je crains, milords, qu'avec tout cet éclat flatteur il ne devienne un protecteur dangereux.

BUCKINGHAM. – Pourquoi serait-il le protecteur de notre souverain, maintenant d'âge à se gouverner par lui-même? Mon cousin de Somerset, joignez-vous à moi, et unissons-nous tous deux avec le duc de Suffolk, et nous aurons bientôt fait sauter de son poste le duc Humphroy.

LE CARDINAL. – Cette importante affaire ne souffrira point

de délais: je me rends à l'instant chez le duc de Suffolk.

**(Il sort.)**

SOMERSET. – Cousin de Buckingham, quoique l'orgueil d'Humphroy et l'éclat de sa place ne laissent pas de nous être pénibles, crois-moi, surveillons avec soin ce hautain cardinal: son insolence est plus insupportable que ne le serait celle de tous les autres princes de l'Angleterre. Si Gloucester est renversé, c'est lui qui sera protecteur.

BUCKINGHAM. – Toi, Somerset, ou moi, nous devons l'être, en dépit du duc Humphroy et du cardinal.

**(Sortent Buckingham et Somerset.)**

SALISBURY. – L'orgueil s'est mis le premier en mouvement, l'ambition le suit. Tandis qu'ils vont travailler pour leur fortune, il nous convient de travailler pour le pays. Je n'ai jamais vu Humphroy, duc de Gloucester, se conduire autrement qu'il n'appartient à un digne gentilhomme; mais j'ai vu souvent cet orgueilleux cardinal, plus semblable à un soldat qu'à un homme d'église, et aussi fier, aussi hautain que s'il eût été maître de tout, je l'ai vu blasphémer comme un brigand, et se comporter d'une manière bien peu convenable au régulateur d'un empire. Warwick, mon fils, l'appui de ma vieillesse, tes

actions, ta franchise, ton hospitalité, t'ont placé dans le coeur de la nation plus haut qu'aucun autre, si ce n'est le bon duc Humphroy. Et vous, mon frère York, vos soins en Irlande, pour soumettre ses habitants au joug régulier des lois <sup>4</sup>, et vos derniers exploits dans le coeur de la France, tandis que vous y exerciez la régence au nom de notre souverain, vous ont fait craindre et respecter des peuples. Unissons-nous ensemble, dans la vue du bien public, pour réprimer et contenir, autant qu'il nous sera possible, l'orgueil de Suffolk et du cardinal, ainsi que l'ambition de Somerset et de Buckingham; et soutenons de tout notre pouvoir la marche du duc Humphroy, puisqu'elle tend à l'avantage du pays.

WARWICK. – Que Dieu seconde Warwick, comme il aime la patrie et le bien général de son pays!

YORK. – York en dit autant, car il a plus que personne sujet de le désirer.

SALISBURY. – Ne perdons pas un instant; et voyons où ceci nous mène <sup>5</sup>.

WARWICK. – Où ceci nous mène? ô mon père! le Maine est

---

<sup>4</sup> Le duc d'York avait épousé une soeur consanguine du comte de Salisbury. Il ne fut vice-roi d'Irlande que quelques années plus tard, comme on le verra dans la suite de cette pièce.

<sup>5</sup> *Look unto the main. Unto the main! O father, Maine is lost. Look unto the main* signifie: songeons au plus important. Il a fallu passer à côté du sens littéral, pour conserver quelque chose du jeu de mots entre *main* et *Maine*, et de même dans la suite du discours de Warwick, où celui-ci dit avoir conquis le Maine, *by main force* (par une très-grande valeur, etc.)

perdu, le Maine que Warwick avait conquis avec le courage qui le mène, et qu'il aurait gardé tant qu'il aurait eu un souffle de vie! Mon père, vous demandiez où ceci nous mène, et moi, je ne parle que du Maine que je reprendrai sur la France, ou j'y périrai.

### (Sortent Salisbury et Warwick.)

YORK. – Le Maine et l'Anjou sont cédés aux Français! Paris est perdu; le sort de la Normandie ne tient plus qu'à un fil fragile: maintenant que nous avons perdu le reste, Suffolk a conclu ce traité, les pairs y ont accédé, et Henri s'est trouvé satisfait d'échanger deux duchés contre les charmes de la fille d'un duc. Je ne saurais les en blâmer; car que leur importe? C'est de ton bien, York, qu'ils disposent, et non du leur. Des pirates peuvent faire bon marché de leur pillage, en acheter des amis, le prodiguer à des courtisanes, et se réjouir, comme de grands seigneurs, jusqu'à ce que tout soit dissipé, tandis que l'impuissant propriétaire de ces richesses les pleure, tord ses faibles mains, et tremblant, secouant la tête, demeure à regarder de loin ceux qui se partagent et emportent son bien, sans oser, dans la faim qui le presse, y porter sa main. Comme lui, il faut qu'York reste assis, enrageant et mordant ses lèvres, tandis que les pays qui lui appartiennent sont vendus à l'encan. – Il me semble que ces trois royaumes, d'*Angleterre*, de *France*, d'*Irlande*, sont à ma chair et à mon sang ce qu'était au prince de Calydon ce fatal tison d'Althée, qui en brûlant consumait son coeur. L'Anjou et le Maine, tous



deux abandonnés aux Français! tristes nouvelles pour moi, car j'espérais posséder la France, aussi bien que les champs fertiles de l'Angleterre. Un jour viendra où York pourra réclamer son bien. Dans cette vue, je veux m'associer au parti des Nevil, et faire montre d'affection pour l'orgueilleux duc Humphroy; et, dès que je pourrai saisir l'occasion favorable, revendiquer la couronne; car c'est à ce but brillant que je vise. Et il ne sera pas dit que l'orgueilleux Lancastre usurpe mes droits, retienne le sceptre dans une main d'enfant, et porte le diadème sur cette tête dont les inclinations de prêtre conviennent mal à la couronne. Sois donc patient et tranquille, York, jusqu'à ce que l'occasion te favorise; épie le moment, et veille, pendant que les autres dorment, pour pénétrer dans les secrets de l'État, jusqu'à ce que Henri, enivré de l'amour de cette nouvelle épouse, de cette reine si chèrement achetée par l'Angleterre, et Glocester et les pairs soient tombés dans la discorde. Alors j'élèverai dans les airs la rose blanche comme le lait, et je les parfumerai de sa douce odeur; je porterai sur mon étendard les armes d'York, pour lutter avec la maison de Lancastre; et je le forcerai bien à me céder la couronne, ce roi, dont les maximes scolastiques ont battu notre belle Angleterre. (*Il sort.*)

## SCÈNE II

**Toujours à Londres, un appartement  
dans le palais du duc de Gloucester**

***Entrent* GLOCESTER ET LA DUCHESSE**

LA DUCHESSE. – Pourquoi mon seigneur semble-t-il ployer comme l'épi mûr, forcé de courber sa tête sous le poids des libéralités de Cérès? Pourquoi le grand duc Humphroy froncet-il le sourcil comme irrité à l'aspect du monde? Pourquoi tes yeux demeurent-ils attachés sur la terre insensible, occupés à considérer un objet qui semble obscurcir ta vue? Qu'y aperçois-tu? Le diadème du roi Henri, enrichi de tous les honneurs de l'univers? si ta pensée est là, continue à y fixer tes yeux, et prosterne ta face jusqu'à ce que tu en aies couronné ta tête. Étends ta main pour atteindre à ce glorieux métal. Quoi! serait-elle trop courte? je l'allongerai de la mienne, et quand à nous deux nous l'aurons soulevé, tous deux nous élèverons nos têtes vers le ciel, et notre vue ne s'abaissera plus jamais jusqu'à accorder un coup d'oeil à la terre.

GLOCESTER. – O Nell, chère Nell, si tu aimes ton seigneur,

chasse le ver dévorant de ces ambitieux désirs, et puisse la première pensée de nuire à mon roi et à mon neveu, le vertueux Henri, être mon dernier soupir dans ce monde périssable! Les songes inquiétants de cette nuit ont jeté la tristesse dans mon âme.

LA DUCHESSE. – Qu'a rêvé mon seigneur? Dis-le-moi, et je t'en récompenserai par le charmant récit du songe que j'ai fait ce matin.

GLOCESTER. – Il m'a semblé que le bâton de commandement, signe de mon office à la cour, avait été rompu en deux. Par qui? Je l'ai oublié; mais si je ne me trompe, c'était par le cardinal; et sur les deux bouts de ce bâton brisé étaient placées les têtes d'Edmond, duc de Somerset, et de Guillaume de la Pole, premier duc de Suffolk. Tel a été mon songe: ce qu'il présage, Dieu le sait!

LA DUCHESSE. – Eh quoi, la seule chose que cela puisse nous annoncer, c'est que quiconque rompra un rameau du bocage de Gloucester payera de sa tête une semblable audace. Mais écoute-moi, maintenant, mon Humphroy, mon cher duc. Il m'a semblé que j'étais solennellement assise sur un siège royal, dans l'église cathédrale de Westminster, et dans ce fauteuil où les rois et les reines sont couronnés. Henri et dame Marguerite ont plié le genou devant moi, et sur ma tête ils ont placé le diadème.

GLOCESTER. – En vérité, Éléonor, tu me forces à te réprimander sévèrement. Présomptueuse que tu es, malapprise, Éléonor, n'es-tu pas la seconde femme du royaume, la femme

du protecteur, l'objet chéri de sa tendresse? N'as-tu pas à ta disposition une plus grande abondance des joies de ce monde que n'en peut atteindre ou concevoir ta pensée? Et tu veux continuer à trouver des trahisons, pour précipiter ton mari et toi-même, du faite des honneurs, au plus bas degré de la honte! Laisse-moi, je ne veux plus rien entendre.

LA DUCHESSE. – Eh quoi, quoi donc, milord! tant de colère contre Éléonor, pour vous avoir raconté son rêve! Dorénavant, je garderai mes rêves pour moi seule, et je ne m'exposerai plus à ces reproches.

GLOCESTER. – Allons, ne te fâche pas, me voilà de nouveau de bonne humeur.

### **(Entre un messenger.)**

LE MESSAGER. – Milord protecteur, le bon plaisir de Sa Majesté est que vous vous disposiez à monter à cheval pour Saint-Albans, où le roi et la reine ont l'intention d'aller chasser au faucon.

GLOCESTER. – Je vais m'y rendre. Allons, Nell, tu viendras avec nous.

LA DUCHESSE. – Oui, mon cher lord, je vous suis. (*Sortent Gloucester et le messenger.*) Il faut bien que je suive; je ne peux marcher devant, tant que Gloucester portera cette âme abjecte et servile. Si j'étais un homme, un duc, un prince du sang, j'écarterais bientôt ces incommodes obstacles; j'aplanirais mon

chemin par-dessus leurs troncs mutilés: mais, quoique femme, je ne négligerai pas le rôle que j'ai à jouer dans cette cérémonie de la fortune. Où êtes-vous, sir John? Eh non, homme, ne crains rien; nous sommes seuls; il n'y ici que toi et moi.

**(Entre Hume.)**

HUME. – Jésus conserve votre royale Majesté!

LA DUCHESSE. – Que dis-tu, Majesté? je n'ai que le titre de Grâce.

HUME. – Mais par la grâce du ciel et les conseils de Hume, le titre de Votre Grâce sera bientôt agrandi.

LA DUCHESSE. – Homme, qu'as-tu à me dire? As-tu conféré avec Margery Jourdain, cette habile sorcière, et Roger Bolingbrook, qui conjure les esprits? Entreprendront-ils de me servir?

HUME. – Ils m'ont promis de faire paraître devant Votre Grandeur un esprit évoqué des profondeurs de la terre, qui répondra à toutes les questions que pourra lui faire Votre Grâce.

LA DUCHESSE. – Il suffit. Je songerai aux questions. Il faut qu'à notre retour de Saint-Albans, ils accomplissent entièrement leurs promesses. Toi, Hume, prends cette récompense, et va te réjouir avec tes associés dans cette importante opération.

**(Elle sort.)**

HUME. – Hume a ordre de se réjouir avec l'or de la duchesse: vraiment, il n'y manquera pas. Mais songez-y bien, sir John Hume, mettez un sceau à vos lèvres, et ne prononcez pas un mot, si ce n'est, chut. Cette affaire exige un profond secret. – Dame Éléonor me donne de l'or, pour lui amener la magicienne! Fût-ce le diable, son or ne peut venir mal à propos; et l'or m'arrive encore d'un autre point du compas; j'ose à peine le dire, du riche cardinal et de ce puissant et nouveau duc de Suffolk; cependant, cela est ainsi, et à parler franchement, connaissant l'humeur ambitieuse de dame Éléonor, ils me payent pour tramer secrètement la ruine de la duchesse, et lui mettre dans la tête ces idées d'apparitions. On dit qu'habile fripon n'a pas besoin de courtier: cependant je suis le courtier de Suffolk et du cardinal. – Mais prenez donc garde, Hume, il ne s'en faut de rien que vous ne parliez d'eux comme d'une paire d'habiles fripons. A la bonne heure, puisqu'il en est ainsi. Je crains bien qu'en définitive, la friponnerie de Hume ne soit la perte de la duchesse, et sa disgrâce, la chute d'Humphroy. Arrive qui pourra, j'aurai de l'argent de tout le monde.

**(Il sort.)**

# SCÈNE III

**Toujours à Londres. – Une salle du palais**

*Entrent PIERRE et plusieurs autres avec des pétitions*

PREMIER PÉTITIONNAIRE. – Restons là tout près, mes maîtres. Milord protecteur va bientôt passer par ici, nous pourrons alors lui présenter nos suppliques par écrit.

DEUXIÈME PÉTITIONNAIRE. – Ma foi, Dieu le conserve, car c'est un brave homme. Jésus le bénisse!

**(Entrent Suffolk et la reine Marguerite.)**

PREMIER PÉTITIONNAIRE. – Je crois que le voilà qui vient, et la reine avec lui. Je serai le premier, c'est sûr.

DEUXIÈME PÉTITIONNAIRE. – En arrière, imbécile. C'est le duc de Suffolk, et non pas milord protecteur.

SUFFOLK. – Eh bien, qu'y a-t-il? me veux-tu quelque chose?

PREMIER PÉTITIONNAIRE. – Je vous prie, milord, pardonnez; je vous ai pris pour milord protecteur.

MARGUERITE, *lisant le dessus des pétitions.* – Milord

*protecteur!* C'est à Sa Seigneurie que vos supplices s'adressent? Laissez-moi les voir. – Quelle est la tienne?

DEUXIÈME PÉTITIONNAIRE. – La mienne, avec la permission de Votre Grâce, est contre John Goodman, un des gens de milord cardinal, qui m'a pris ma maison, mes terres, ma femme et tout.

SUFFOLK. – Ta femme aussi? Cela n'est pas trop bien, en effet. Et vous, la vôtre? – Qu'est-ce que c'est? (*Il lit.*) Contre le duc de Suffolk, pour avoir fait enclore les communes de Melfort. Comment, monsieur le drôle!

PREMIER PÉTITIONNAIRE. – Hélas! monsieur; je ne suis qu'un pauvre citoyen chargé des plaintes de toute notre ville.

PIERRE, *présentant sa pétition.* – Contre mon maître Thomas Horner, pour avoir dit que le duc d'York était le légitime héritier de la couronne.

MARGUERITE. – Que dis-tu là? Le duc d'York a-t-il dit qu'il était l'héritier légitime de la couronne?

PIERRE. – Que mon maître l'était? non vraiment. Mais mon maître a dit qu'il l'était, et que le roi était un usurpateur.

### **(Entrent des domestiques.)**

SUFFOLK. – Y a-t-il quelqu'un là? Retenez cet homme et envoyez chercher son maître par un huissier. Nous nous occuperons de votre affaire en présence du roi.



**(Les domestiques sortent avec Pierre.)**

MARGUERITE. – Et vous qui aimez à être protégé des ailes de votre duc protecteur, vous pouvez recommencer vos suppliques et vous adresser à lui. (*Elle déchire leurs requêtes.*)  
Sortez, canaille. Suffolk, renvoyez-les.

TOUS. – Allons, sortons.

**(Ils sortent.)**

MARGUERITE. – Milord de Suffolk, parlez. Sont-ce là vos usages? est-ce là la mode de la cour d'Angleterre, le gouvernement de votre île britannique? est-ce là la royauté d'un roi d'Albion? Eh quoi! le roi Henri demeurera-t-il éternellement sous la domination du sombre Humphroy? Et moi, reine seulement de nom et pour la forme, faut-il que je sois la sujette d'un duc? Je te le dis, Pole, quand dans la ville de Tours, tu rompis une lance pour l'amour de moi, et enlevas les coeurs des dames de France, je crus que le roi Henri te ressemblerait en galanterie, en beauté, en courage; mais son esprit est entièrement tourné à la dévotion: tout occupé à compter des *ave Maria* sur son chapelet, il n'a d'autres champions que les prophètes et les apôtres, d'autres armes que les passages sacrés de l'Écriture sainte, d'autre champ clos que son cabinet, d'autres amours que

les images en bronze des saints canonisés. Je voudrais que le collège des cardinaux voulût le nommer pape et l'emmener à Rome, pour y placer sur sa tête la triple couronne. Tels sont les honneurs qui conviennent à sa piété.

SUFFOLK. – Madame, prenez patience. C'est moi qui ai fait venir Votre Altesse en Angleterre, et je travaillerai à ce qu'en Angleterre tous les désirs de Votre Grâce soient pleinement satisfaits.

MARGUERITE. – Outre ce hautain protecteur, n'avons-nous pas encore Beaufort, ce prêtre impérieux, et Buckingham, et Somerset, et York, qui se plaint toujours, et le moins puissant d'entre eux ne l'est-il pas en Angleterre plus que le roi?

SUFFOLK. – Et de tous, le plus puissant ne l'est pas en Angleterre plus que les Nevil, Salisbury et Warwick ne sont point de simples pairs.

MARGUERITE. – Tous ces lords ensemble ne m'irritent pas autant que cette arrogante Éléonor, la femme du lord protecteur. On la voit, suivie d'un cortège de dames, balayer les salles du palais, plutôt de l'air d'une impératrice que de la femme du duc Humphroy. Les personnes étrangères à la cour la prennent pour la reine. Elle porte sur elle le revenu d'un duché, et dans son coeur elle insulte à notre indigence. Ne vivrai-je point assez pour me voir vengée d'elle? L'autre jour, au milieu de ses favoris, cette créature de rien ne disait-elle pas insolemment, méprisante drôlesse! que la queue de sa plus mauvaise robe de tous les jours valait mieux que toutes les terres de mon père, avant que Suffolk

lui eût donné deux duchés en échange de sa fille.

SUFFOLK. – Madame, j'ai moi-même disposé la glu sur le buisson où elle doit venir se prendre, et j'y ai placé un choeur d'oiseaux si propres à l'attirer, qu'elle viendra s'y abattre pour écouter leurs chants et ne reprendra plus le vol qui vous blesse. Laissez-la donc en paix, et écoutez-moi, madame, car j'ose vous donner ici quelques conseils. Quoique le cardinal nous déplaie, il faut nous unir à lui et au reste des pairs, jusqu'à ce que nous ayons fait tomber le duc Humphroy dans la disgrâce. Quant au duc d'York, la plainte que nous venons de recevoir n'avancera pas ses affaires; ainsi, nous les déracinerons tous l'un après l'autre, et de vous seule l'heureux gouvernail recevra sa direction.

(Entrent le roi Henri, York et Somerset causant avec lui, le duc et la duchesse de Gloucester, le cardinal, Buckingham, Salisbury et Warwick.)

LE ROI. – Quant à moi, nobles lords, le choix m'est indifférent: ou Somerset, ou York, c'est pour moi la même chose.

YORK. – Si York s'est mal conduit en France, que la régence lui soit refusée.

SOMERSET. – Si Somerset est indigne de la place, qu'York soit régent, je suis prêt à la lui céder.

WARWICK. – Que Votre Grâce soit digne ou non, ce n'est pas là la question: York en est le plus digne.

LE CARDINAL. – Ambitieux Warwick, laisse parler ceux qui valent mieux que toi.

WARWICK. – Le cardinal ne vaut pas mieux que moi sur le

champ de bataille.

BUCKINGHAM. – Tous ceux qui sont ici présents valent mieux que toi, Warwick.

WARWICK. – Et Warwick pourra vivre assez pour être un jour le meilleur de tous.

SALISBURY. – Paix! mon fils. – Et vous, Buckingham, faites-nous connaître, par quelques raisons, pourquoi Somerset doit être préféré en ceci?

MARGUERITE. – Eh! vraiment, parce que cela convient au roi.

GLOCESTER. – Madame, le roi est en âge de dire lui-même son avis; et ce n'est point ici l'affaire des femmes.

MARGUERITE. – Si le roi est en âge, qu'a-t-il besoin, milord, que vous demeuriez protecteur de Sa Majesté?

GLOCESTER. – Je suis protecteur du royaume, madame; et, quand il le voudra, je résignerai mes fonctions.

SUFFOLK. – Résigne-les donc, et mets un terme à ton insolence. Depuis que tu es roi (car qui donc est roi que toi?), l'État se précipite chaque jour vers sa ruine. Le dauphin a triomphé au delà des mers; les pairs et les nobles du royaume ne sont plus autre chose que les vassaux de ton pouvoir.

LE CARDINAL. – Tu as écrasé le peuple, appauvri, exténué la bourse du clergé par tes extorsions.

SOMERSET. – Tes somptueux palais, les parures de ta femme, ont absorbé une portion des richesses publiques.

BUCKINGHAM. – La cruauté de tes exécutions a excédé la

rigueur des lois, et te livre à ton tour à la merci des lois.

MARGUERITE. – Ton trafic des emplois, et la vente des villes de France, si on pouvait faire connaître tout ce qu'on soupçonne, devraient avant peu te rapetisser de la tête <sup>6</sup>. (*Glocester sort. – La reine laisse tomber son éventail.*) Donnez-moi mon éventail. – Quoi donc, beau sire, ne sauriez-vous faire ce que je vous dis? (*Elle donne un soufflet à la duchesse.*) Ah! madame, je vous demande pardon: quoi! c'est vous?..

LA DUCHESSE. – Si c'est moi? Oui, c'est moi, orgueilleuse Française. Si mes ongles pouvaient atteindre votre beauté, j'imprimerais mes dix commandements sur votre face.

LE ROI. – Ma chère tante, calmez-vous; c'est contre sa volonté.

LA DUCHESSE. – Contre sa volonté! Bon roi, prends-y garde à temps; elle t'emmaillotera et te bercera comme un enfant. Quoiqu'il y ait ici plus d'un homme qui ne sache pas porter le haut-de-chausses, elle n'aura pas impunément frappé dame Éléonor.

BUCKINGHAM. – Lord cardinal, je vais suivre Éléonor, et m'informer de Glocester, de tous ses mouvements. – La voilà lancée, elle n'a pas besoin maintenant d'éperons pour l'échauffer, elle va galoper assez vite à sa perte.

---

<sup>6</sup> *Would make thee quickly hop without thy head.* Devraient avant peu te rendre boiteux de la tête.

**(Buckingham sort.)**

**(Rentre Gloucester.)**

GLOCESTER. – Maintenant, milords, qu'un tour de terrasse a dissipé ma colère, je reviens délibérer sur les affaires de l'État. Quant à vos odieuses et fausses imputations, prouvez-les, soumettez-les au jugement de la loi. Puisse Dieu dans sa miséricorde traiter mon âme selon la mesure de mon affectueuse fidélité envers mon pays et mon roi! Mais venons à l'objet qui nous occupe. Dans mon opinion, mon souverain, York est l'homme le plus propre à remplir en France l'office de régent.

SUFFOLK. – Avant qu'on choisisse, permettez-moi de vous faire comprendre, par quelques raisons qui ne sont pas de peu d'importance, qu'York est de tous les hommes le moins propre à cet emploi.

YORK. – Je te le dirai, Suffolk, pourquoi j'y suis le moins propre. D'abord, c'est parce que je ne sais point flatter ton orgueil; ensuite si le choix tombe sur moi, milord de Somerset me laissera encore sans munitions, sans argent et sans secours, jusqu'à ce que la France soit retombée entre les mains du dauphin. Dernièrement il m'a fallu attendre, tantôt sur un pied

tantôt sur l'autre <sup>7</sup>, son bon plaisir, jusqu'à ce que Paris fût assiégé, affamé et perdu.

WARWICK. – J'en puis rendre témoignage, et jamais traître n'a commis envers son pays une action plus criminelle.

SUFFOLK. – Paix donc, impétueux Warwick.

WARWICK. – Emblème d'orgueil, pourquoi me tairais-je?

**(Entrent les domestiques de  
Suffolk amenant Horner et Pierre.)**

SUFFOLK. – Parce qu'il y a ici un homme accusé de trahison. Dieu veuille que le duc d'York réussisse à se justifier!

YORK. – Quelqu'un accuse-t-il York de trahison?

LE ROI. – Que signifie tout ceci, Suffolk? Dis-moi qui sont ces hommes?

SUFFOLK. – Avec la permission de Votre Majesté, cet homme est celui qui accuse son maître de haute trahison. Il assure lui avoir entendu dire que Richard, duc d'York, était le légitime héritier de la couronne d'Angleterre, et que Votre Majesté était un usurpateur.

LE ROI, à *Horner*. – Dis, as-tu tenu ce discours?

HORNER. – Avec la permission de Votre Majesté, je n'ai jamais rien dit ni pensé de semblable. Dieu m'est témoin que je suis faussement accusé par ce coquin.

---

<sup>7</sup> I danc'd attendance on his will.

PIERRE, *levant les mains en haut.* - Par ces dix os, milords, il m'a dit cela un soir que nous étions dans le grenier à nettoyer l'armure du duc d'York.

YORK. - Infâme misérable, vil artisan, ta tête me payera tes criminelles paroles. Je conjure Votre Royale Majesté de le livrer à toute la rigueur de la loi.

**(York sort.)**

HORNER. - Hélas, milord, que je sois pendu si jamais j'ai prononcé ces mots. Mon accusateur est mon apprenti. L'autre jour, comme je l'avais corrigé pour une faute, il a fait serment à genoux qu'il me le revaudrait: j'ai de bons témoins du fait. Je conjure donc Votre Majesté de ne pas perdre un honnête homme sur l'accusation d'un coquin.

LE ROI. - Gloucester, que pouvons-nous légalement ordonner sur ceci?

GLOCESTER. - Voici mon jugement, seigneur, s'il m'appartient de décider: donnez à Somerset la régence de la France, parce que ceci a élevé des soupçons contre York, et indiquez un jour, un lieu convenable pour le combat singulier entre ces deux hommes. Telle est la loi, telle est la sentence du duc Humphroy.

LE ROI. - Qu'il en soit ainsi. Milord de Somerset, nous vous nommons lord régent de France.

SOMERSET. - Je remercie humblement Votre Royale



Majesté.

HORNER. – Et moi, j'accepte volontiers le combat.

PIERRE. – Hélas! milord, je ne saurais combattre. Pour l'amour de Dieu, prenez en pitié ce qui m'arrive; c'est la méchanceté des hommes qui m'a conduit là. O seigneur, ayez pitié de moi! Jamais je ne serai en état de porter un coup. O Dieu! ô mon cœur!

GLOCESTER. – Il faut que tu te battes ou que tu sois pendu.

LE ROI. – Conduisez-les en prison. Le dernier jour du mois prochain sera celui du combat. – Viens, Somerset: nous allons pourvoir à ton départ.

## SCÈNE IV

**Toujours à Londres. – Dans  
les jardins du duc de Gloucester**

***Entrent* MARGERY, JOURDAIN, HUME,  
SOUTHWELL ET BOLINGBROOK**

HUME. – Venez, mes maîtres: la duchesse, je vous l'ai dit, attend l'accomplissement de vos promesses.

BOLINGBROOK. – Nous sommes tout prêts, maître Hume. Mais la duchesse veut-elle entendre et voir nos mystères?

HUME. – Oui, pourquoi pas? comptez sur son courage.

BOLINGBROOK. – J'ai entendu dire que c'était une femme d'une fermeté inébranlable. Cependant, il sera bon, maître Hume, que vous soyez là-haut près d'elle, tandis que nous travaillerons ici en bas. Ainsi, je vous prie, sortez, au nom de Dieu, et laissez-nous. (*Hume sort.*) Mère Jourdain, prosternez-vous la face contre terre. Southwell, lisez, et commençons notre oeuvre.

**(La duchesse paraît à une fenêtre.)**

LA DUCHESSE. – Bien dit, mes maîtres; soyez tous les bienvenus. A la besogne; le plus tôt sera le mieux.

BOLINGBROOK. – Patience, ma bonne dame; les magiciens connaissent leur temps; la profonde nuit, la sombre nuit, le silence de la nuit, l'heure de la nuit où l'on mit le feu à Troie; le temps où errent les oiseaux funèbres, où hurlent les chiens de garde, où les esprits se promènent, où les fantômes brisent leurs tombeaux: tel est le temps propre à l'oeuvre qui nous tient occupés. Asseyez-vous, madame, et ne craignez rien; ce que nous allons faire paraître ne pourra sortir de l'enceinte sacrée.

**(Ils exécutent les cérémonies d'usage, et tracent le cercle. Bolingbrook ou Southwell lit la formule, *Conjuro te*, etc. Éclairs et tonnerres effroyables, l'Esprit sort de terre.)**

L'ESPRIT. -*Adsum*.

MARGERY. -*Asmath*, par le Dieu éternel, dont le nom et le pouvoir te font trembler, réponds à mes demandes; car jusqu'à ce que tu m'aies satisfait, tu ne passeras point cette enceinte.

L'ESPRIT. – Demande ce que tu voudras: que n'ai-je déjà dit et fini!

BOLINGBROOK, *lisant les questions contenues dans un papier.* -D'abord le roi, qu'en doit-il advenir?

L'ESPRIT. – Le duc qui déposera Henri est vivant; mais il lui survivra et mourra d'une mort violente.

**(A mesure que l'Esprit parle,  
Southwell écrit la réponse.)**

BOLINGBROOK. -*Quel est le sort qui attend le duc de Suffolk?*

L'ESPRIT. – Par l'eau il mourra et trouvera sa fin.

BOLINGBROOK. – Qu'arrivera-t-il au duc de Somerset?

L'ESPRIT. – Qu'il évite les châteaux; il sera plus en sûreté dans les plaines sablonneuses qu'aux lieux où les châteaux se tiennent en haut. Finis; à peine pourrais-je endurer plus longtemps.

BOLINGBROOK. – Descends dans les ténèbres et dans le lac brûlant, esprit pervers: en fuite!

**(Tonnerre et éclairs. L'Esprit descend sous terre.)**

**(Entrent précipitamment York et Buckingham, suivis de gardes, et autres personnages.)**

YORK. – Saisissez-vous de ces traîtres et de tout leur bagage. Sorcière, nous vous suivions, je crois, de bien près. Quoi! madame, vous ici? le roi et l'État vous devront beaucoup pour les peines que vous avez prises, et milord protecteur désirera sans doute vous voir bien récompensée de cette bonne oeuvre.

LA DUCHESSE. – Elle n'est pas la moitié aussi coupable que les tiennes envers le roi d'Angleterre, duc outrageant qui menaces sans cause.

BUCKINGHAM. – En effet, sans la moindre cause, madame. Comment appelez-vous ceci? (*Lui montrant le papier qu'il a saisi.*) Emmenez-les, qu'on les tienne bien renfermés et séparés. – Vous, madame, vous allez nous suivre. Stafford, prends-la sous ta garde. (*La duchesse quitte la fenêtre.*) Nous allons mettre au jour toutes ces bagatelles. Sortez tous.

**(Les gardes sortent, emmenant  
Margery, Southwell, etc.)**

YORK. – Je vois, lord Buckingham, que vous l'aviez bien surveillée. C'est une petite intrigue bien imaginée, et sur laquelle on peut bâtir bien des choses. Maintenant je vous prie, milord, voyons ce qu'a écrit le diable. (*Il lit.*) *Le duc qui doit déposer Henri est vivant, mais il lui survivra et mourra d'une mort violente. C'est tout justement... Aio te, Æneïda, Romanos vincere posse. – Dites-moi quel sort attend le duc de Suffolk? – Il mourra par l'eau et y trouvera sa fin. – Qu'arrivera-t-il au duc de Somerset? – Qu'il évite les châteaux, il sera plus en sûreté dans les plaines sablonneuses que là où les châteaux se tiennent en haut. Allons, allons, milord, ce sont là des oracles dangereux à obtenir, et difficiles à comprendre. Le roi est sur la route de Saint-Albans, et l'époux de cette aimable dame l'accompagne. Que cette nouvelle leur arrive aussi promptement qu'un cheval pourra la leur porter. Triste déjeuner pour milord protecteur!*

BUCKINGHAM. – Que Votre Grâce me permette, milord d'York, de porter moi-même ce message, dans l'espoir d'en obtenir la récompense.

YORK. – Comme il vous plaira, mon cher lord. – Y a-t-il quelqu'un ici? (*Entre un domestique*). Invitez de ma part les lords Salisbury et Warwick à souper chez moi ce Soir. Allons-nous-en. (Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE DEUXIÈME

## SCÈNE I

**Saint-Albans**

*Entrent* **LE ROI HENRI ET LA REINE  
MARGUERITE, GLOCESTER, LE  
CARDINAL, ET SUFFOLK** *suivis  
de fauconniers rappelant des oiseaux*

MARGUERITE. – En vérité, milords, depuis sept ans je n'ai pas vu de plus belle chasse aux oiseaux d'eau, et cependant vous conviendrez que le vent était très-fort, et qu'il y avait dix contre un à parier que le vieux Jean ne partirait pas.

LE ROI, à *Glocester*. – Mais quelle pointe a fait votre faucon, milord ! A quelle hauteur il s'est élevé au-dessus de tous les autres ! Comme on reconnaît l'oeuvre de Dieu dans toutes ses créatures ! Vraiment oui, l'homme et l'oiseau aspirent à monter.

SUFFOLK. – Il n'est pas étonnant, si Votre Majesté me permet de le dire, que les oiseaux de milord protecteur sachent



si bien s'élever; ils n'ignorent pas que leur maître aime les hautes régions et porte ses pensées bien au delà du vol de son faucon.

GLOCESTER. – C'est un esprit ignoble et vulgaire, milord, que celui qui ne s'élève pas plus haut qu'un oiseau ne peut voler.

LE CARDINAL. – Je le savais bien; il voudrait se voir au-dessus des nuages.

GLOCESTER. – Sans doute. Milord cardinal, qu'entendez-vous par là? Ne siérait-il pas à Votre Grâce de prendre son essor vers le ciel?

LE ROI. – Trésor d'éternelle félicité!

LE CARDINAL. – Ton ciel est sur la terre. Tes yeux et tes pensées demeurent attachés sur la couronne, trésor de ton cœur. Pernicieux protecteur, dangereux pair, flatteur du roi et du peuple!

GLOCESTER. – Eh quoi! cardinal, cela me paraît bien violent pour un prêtre, *Tantæne animis coelestibus iræ?* Les ecclésiastiques sont-ils donc si colères? Mon cher oncle, cachez mieux votre haine. Convient-elle à votre caractère sacré?

SUFFOLK. – Il n'y a point là de haine, milord, pas plus qu'il ne convient dans une si juste querelle contre un pair si odieux.

GLOCESTER. – Que... qui, milord?

SUFFOLK. – Qui? vous, milord, n'en déplaise à Sa Seigneurie milord protecteur.

GLOCESTER. – Suffolk, l'Angleterre connaît ton insolence.

MARGUERITE. – Et ton ambition, Gloucester.

LE ROI. – Tais-toi, de grâce, chère reine: n'aigris point la

haine de ces pairs furieux; bienheureux sont ceux qui procurent la paix sur la terre!

LE CARDINAL. – Que je sois donc béni pour la paix que j'établirai entre ce hautain protecteur et moi, au moyen de mon épée!

GLOCESTER, *à part au cardinal*. – Sur ma foi, mon saint oncle, j'aimerais fort que nous en fussions déjà là.

LE CARDINAL, *à part*. – Nous y serons vraiment, dès que tu en auras le coeur.

GLOCESTER, *à part*. – Ne va pas amener pour cela un parti de factieux; charge-toi de répondre seul de tes insultes.

LE CARDINAL, *à part*. – Oui, pour que tu n'oses pas montrer ton nez; mais si tu l'oses, ce soir même, à l'est du bosquet.

LE ROI. – Qu'est-ce que c'est donc, milords?

LE CARDINAL, *haut*. – Croyez-m'en sur ma parole, cousin Gloucester: si votre écuyer n'avait pas si soudainement rappelé l'oiseau, nous aurions poussé plus loin la chasse. (*A part.*) Viens avec ton épée <sup>8</sup> à deux mains.

GLOCESTER, *à part*. – Vous y pouvez compter, mon oncle.

LE CARDINAL, *à part*. – Entendez-vous?.. à l'est du bosquet.

GLOCESTER, *à part*. – J'y serai, cardinal.

LE ROI. – Comment? Qu'est-ce que c'est, oncle Gloucester?

GLOCESTER. – Nous parlons de chasse: rien de plus, mon prince. (*A part.*) Par la mère de Dieu, prêtre, je vous élargirai la tonsure du crâne, ou tous mes coups porteront à faux.

---

<sup>8</sup> *Two hand-sword*. Cette sorte d'épée s'appelait aussi long-sword (longue épée).

LE CARDINAL, *à part.* - *Medica teipsum*, protecteur; songez-y, songez à vous protéger vous-même.

LE ROI. – Les vents augmentent, et votre colère aussi, milords. Quelle aigre musique vous faites entendre à mon coeur! Quand de pareilles cordes détonnent, comment espérer la moindre harmonie? Je vous en prie, milords, laissez-moi arranger ce différend.

**(Entre un habitant de Saint-Albans criant: Miracle!)**

GLOCESTER. – Que signifie ce bruit? Ami, quel miracle proclames-tu là?

L'HABITANT. – Un miracle! un miracle!

SUFFOLK. – Avance vers le roi, et dis-lui quel est ce miracle.

L'HABITANT. – Eh! vraiment: un aveugle qui a recouvré la vue à la châsse de saint Alban, il n'y a pas une demi-heure; un homme qui n'avait vu de sa vie.

LE ROI. – Gloire à Dieu, qui donne aux âmes croyantes la lumière dans les ténèbres et les consolations dans le désespoir!

**(Entrent le maire de Saint-Albans et des compagnons, Simpcox, porté par deux personnes dans une chaise, et suivi de sa femme et d'une grande foule de peuple.)**

LE CARDINAL. – Voici le peuple qui vient en procession présenter cet homme à Votre Majesté.

LE ROI. – Grande est sa consolation dans cette vallée terrestre, quoique la vue doive augmenter pour lui le nombre des pêchés!

GLOCESTER. – Arrêtez, mes maîtres, portez-le près du roi. Sa Majesté veut l'entretenir.

LE ROI. – Bonhomme, raconte-nous la chose en détail, afin que nous puissions glorifier en toi le Seigneur. Est-il vrai que tu sois depuis longtemps aveugle, et que tu aies été guéri tout à l'heure?

SIMPCOX. – Je suis né aveugle, n'en déplaise à Votre Grâce.

LA FEMME. – Oui, en vérité, il est né aveugle.

SUFFOLK. – Quelle est cette femme?

LA FEMME. – Sa femme, sauf le bon plaisir de Votre Seigneurie.

GLOCESTER. – Tu en serais plus certaine si tu eusses été sa mère.

LE ROI. – Où es-tu né?

SIMPCOX. – A Berwick, dans le nord, n'en déplaie à Votre Grâce.

LE ROI. – Pauvre créature! la bonté de Dieu a été grande envers toi. Ne laisse passer ni jour ni nuit sans le célébrer, et conserve éternellement la mémoire de ce que le Seigneur a fait pour toi.

MARGUERITE. – Dis-moi, mon ami, est-ce par hasard ou par dévotion que tu es venu à cette sainte châtse?

SIMPCOX. – Dieu sait que c'est par pure dévotion, parce que j'avais été appelé cent fois et plus pendant mon sommeil par le bon saint Alban, qui me disait: «Simpcox, va te présenter à ma châtse, et je viendrai à ton secours.»

LA FEMME. – Cela est bien vrai, sur ma parole. Moi-même j'ai entendu plusieurs fois, très-souvent, une voix qui l'appelait comme cela.

GLOCESTER. – Mais quoi! es-tu donc boiteux?

# Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.